

# Grandeur et beauté de la tragédie

● ● ● **Gérard Joulé**, Lausanne

**Jil Silberstein**,  
*Sophocle et les tristes sires*, l'Age d'Homme,  
Lausanne 2003, 128 p.

Jil Silberstein, que nous connûmes le front plissé, le regard dur, les poings fermés, tout juste sorti des brumes adolescentes, s'inquiète fraternellement, quelque vingt ans après, de ce qui se passe sur notre terre. Il ne veut perdre aucune étamine, aucun gravier d'eau. Dans sa forêt sauvage et médiévale s'aménage peu à peu un jardin voltairien. Une averse de colombes s'abat déjà sur son arrière été. Cavalier pressé aux chevilles du vent, il plante tous les deux ans sa tente sur l'estuaire envasé où finissent de pourrir d'anciennes et nobles civilisations - Inuits du Canada, Amérindiens d'Amazonie, Mongols qui avaient oublié de nous emboîter « progressivement » le pas. Aujourd'hui il se tient accroupi, jumelles aux yeux, devant le palais du roi Œdipe à Thèbes ou à Colone, après avoir rendu visite à Agamemnon à Mycènes.

Et son guide, son drogman, son interlocuteur a nom Sophocle. Celui-là même qui, disent les manuels, succéda à Eschyle comme l'homme au Titan, le roseau au chêne, moindre de taille, plus parfait de formes ; différent, mais non point inférieur. Celui qui ramena à sa mesure naturelle la tragédie grecque démesurément grandie par Eschyle, qui l'accorda au rythme nouveau, et dont la vie fut aussi parfaite et harmonieuse que l'œuvre... trêve de balivernes...

Et d'abord, qu'est-ce qu'une tragédie ? C'est l'annonce du Malheur qui vient des dieux, de la nature ou de l'histoire pour frapper l'homme. Dans toute tragédie (et il n'y a de vraies que les grecques : Shakespeare mélange les genres pour distraire un public mélangé de soudards et de rois, et Racine, devant Louis XIV et son sérail, invente la tragédie amoureuse et le fameux triangle époux-épouse-amant, qui sombrera dans le boulevard malgré les efforts grandiloquents de Claudel pour lui refaire chausser les cothurnes), la psychologie est un accident situé à la périphérie du théâtre. Donc, rien de plus étranger pour un contemporain que la tragédie grecque.

## Les larmes d'une cité

C'est aussi un lieu où l'on pleure. Or nous gardons chichement nos larmes. Pour qui, pour quoi ? Ce don des larmes dont disposa le public athénien n'a rien de commun avec la petite secousse mi-nerveuse, mi-rhétorique de notre théâtre romantique. La modernité n'a jamais concédé à la passion que deux régimes : ou la contention sèche et guindée du pseudo stoïcien, ou les yeux humectés et le mouchoir porté sur des pleurs artificiels et narcissiques.

Or la tragédie grecque suscitait les larmes d'une cité tout entière. L'orage physique de tout un peuple accompagnait

des malheurs qui pourtant ne frappaient que des rois, des héros et des dieux. Le spectateur d'une tragédie est par définition un citoyen qui laisse couler ses larmes. Et je dis citoyen à dessein, car l'homme antique ne se conçoit pas hors des murs de sa cité. A cet égard, Dante, banni de Florence, fut peut-être le dernier surgeon de la conscience citoyenne dans les temps modernes. On peut dire également - *mutatis mutandis* - que la Révolution française fut une tragédie à l'antique - du moins dans son déroulement implacable, car elle fut collective et non individuelle (comme peut nous toucher le sort d'une Bérénice ou d'une Phèdre).

Je parle ici du théâtre d'Eschyle ou de Sophocle où la fabulation met en cause de grandes idées morales et civiques comme l'institution du premier tribunal humain : les Euménides ; leçon que retiendront les révolutionnaires français qui tinrent à ce que Louis XVI fût jugé avant d'être exécuté. Les Russes, héritiers pourtant des Byzantins et par-delà des Grecs, ont totalement loupé leur Révolution.

Avec Euripide, c'est déjà la psychologie, élément anti-tragique au possible, qui envahit le théâtre et sollicite du public un type d'émotions plus trouble, d'ordre passionnel et hystérique, et non plus moral qu'on retrouvera dans la tragédie féminine et amoureuse du « tendre et cruel » Racine. Le théâtre de Sophocle est donc un théâtre politique et civique par excellence, tel qu'il disparaîtra des tréteaux pendant deux mille ans et plus, pour ne réparaître peut-être que chez le communiste Brecht.

Les personnages d'une tragédie voient et disent ce qu'ils voient. Un point c'est tout. La tragédie est l'art du constat. D'où son laconisme. Elle ne supporte ni glose ni commentaire. La commenter, l'expliquer, c'est en émousser le tran-

chant et se retirer dans cette zone de terreur où elle doit nous clouer. Seuls les pleurs ont licence de jaillir de nos yeux. La tragédie est chaste, civique, religieuse, familiale. Les morts sont sacrés, l'adultère est un crime effroyable et puni de mort. Et si Antigone choisit la mort à la vie, c'est parce qu'elle passera plus de temps auprès des morts qu'elle n'en pourrait passer jamais auprès des vivants.

Un homme de notre temps, tout barbouillé de psychologie, peut-il encore comprendre cela ? Sommes-nous encore un peuple ? Sommes-nous encore les citoyens d'une cité délimitée par des murs et que le Malheur peut frapper ? Où sont nos héros, nos dieux, nos rois ? Ou bien ne sommes-nous plus qu'un agrégat d'êtres épars, échoués sur la surface de la terre et reliés entre eux par Internet ?

## Moralisme

A ces questions capitales, le piaffant Jil Silberstein ne nous a pas répondu. Et je crois deviner pourquoi. C'est parce qu'il lit la tragédie et Sophocle en particulier à travers une grille psycholo-

Masque en or dit  
« Masque  
d'Agamemnon »  
(Mycènes, XVI<sup>e</sup> siècle  
av. J.-C.).



gique, une grille moderne. On le voit notamment à l'indignation outrée que suscite en lui la conduite de la grande reine Clytemnestre qui n'est pour lui ni plus ni moins qu'une araignée noire, et ne va-t-il pas, emporté par cette même indignation, jusqu'à traiter Créon de « petit coq machiste » ? Il y a là clairement pour lui les salauds d'un côté et les gentils de l'autre.

Une telle indignation morale nous semble être le contraire même du sentiment tragique. D'ailleurs l'idée qu'on se fait de la tragédie grecque dépend forcément de celle qu'on a des dieux grecs. Or l'idée que le dieu soit bon n'est jamais entrée dans une cervelle grecque avant l'avènement de la philosophie, car moins encore que la notion de justice, celle de bonté n'est pas impliquée dans celle de puissance. Mais Platon, pour le citer, n'était pas un tragique comme Nietzsche (qui n'était d'ailleurs pas plus philosophe que nous) et l'a bien montré. Il avait peur du tragique, des pleurs et du tremblement. De là l'idée que Dieu peut être bon. Idée de philosophe s'il en est, qui se tient sur la berge de la vie et qui ne trempera pour rien au monde son rose orteil dans le flot tumultueux.

Mais si les philosophes chassent les poètes de leur cité, les poètes tragiques le leur rendent bien en les chassant à leur tour du théâtre. Car que pourrait bien faire et dire un philosophe sur une scène de théâtre, sinon tenir des discours verbeux et creux de sagesse déprimante.

Quant à cette fameuse catharsis, purification des passions, panneau dans lequel nous avons vu tomber notre auteur, quelle vaste rigolade ! Encore un mot de philosophe et de moraliste, donc d'hypocrite et de scélérat qui cherche en tout l'utile et le bienséant.

Je pense, au contraire, que nous assistons à des tragédies non pour purger nos passions mais dans le désir de re-

trouver notre royauté perdue sous le calcul, l'intérêt et d'inavouables lâchetés. Nous vivons dans une impureté perpétuelle (vie sociale oblige) dont nous ne semblons sortir qu'en vivant par la pensée la vie brûlante des héros de tragédie. La tragédie libère et sacre la part de souveraineté et de sauvagerie qui est en nous et que la culture et la domestication par la civilisation nous empêchent d'exprimer. Le monde réel où nous vivons n'est pas tragique. Il peut être horrible, grotesque, malheureux, immonde, mais il ne connaît pas la pureté étouffante de la tragédie, faite d'une coupure radicale avec la vie ordinaire et laborieuse.

## Sauvagerie

Au fond, qu'est-ce qui distingue Sophocle, et d'une manière plus vaste, les Anciens des Modernes ? C'est que ni Sophocle ni ses personnages ne sont des bourgeois. Ils sont certes conscients du Bien et du Mal, mais chez eux le Bien et le Mal ont de la beauté et de la grandeur, parce qu'ils sont extrêmes. On peut en dire autant des personnages de Shakespeare, chez qui la part de sauvagerie le dispute à la part d'innocence. C'est déjà bien moins sensible chez un Racine. Et cela Jil Silberstein nous le donne bien à sentir malgré quelques indignations qui à notre nez sentent un peu trop le bourgeois.

Voilà tout de même un bonhomme qui connaît son Sophocle sur le bout des doigts, qui n'est pas universitaire pour deux sous et qui écrit au courant de la plume. Voilà donc un vivant, et c'est à ce titre que je vous salue, Jil Silberstein.

G. J.